





# Pétra Werlé

de la nature des choses

Photographies de Frantisek Zvardon  
Variations d'Ariane Chottin sur le thème  
de « la reine Mab » de Shakespeare

extrait de *Roméo et Juliette*, acte I scène IV  
(traduction de François-Victor Hugo)



## Ces gens-là

Les gens libres le sont !

Ils n'ont pas à le démontrer.

En auraient-ils seulement l'envie ou le désir ?

Peut-être ne savent-ils même pas qu'ils échappent douloureusement à la conformité, à l'ordre social, à l'uniformisation des apparences et des idées.

Ils sont poètes, et tremblent d'émotion en se parant de varech et de plumes d'oiseau. Ils vont, sans souci des frontières, en chenilles non-processionnaires. En désordre absolu !

Ils ont des pensées de flores multiples, d'anémones coquelicots, de lotus bleu d'Egypte. De concert avec les marées.

Attentifs aux brises du matin, au sel de la mer délicatement déposé sur des ailes de papillon dont ils font des chapeaux.

Alors, ils saluent bien bas les champignons vénéneux.

Car l'amanite est susceptible. Elle tue sans remord les mouches, les panthères impolies, les Césars triomphants.

Les gens libres ont des doigts pour effleurer le dos des scarabées.

Au pousse-pied d'Asturies, ils marient la palourde, les plumes d'échassier, la chrysalide d'or. Ils s'enrobert de mousse et pensent à la mort.

Aux bagnes des Guyanes luxuriantes. Dans l'ombre des lianes constrictors.

Ces gens-là ont des dents. Elles leur servent parfois à sourire et à mordre. Les écorces de chênes en portent les blessures. Elles saignent en de riants torrents d'hydromel et de sève, où vont boire la libellule et l'abeille, le pic-vert et l'autour. À l'heure où des mouvements graciles demandent à la grande ourse de revenir sur terre.

Les gens libres ne sont pas en conflit avec l'univers.

Ils ont des vagues à l'âme. Des bleus comme des offrandes.

Ils aiment les chardons et les serres d'épervier. Ils pleurent en silence sous les eucalyptus. Ils implorent les fougères, les rouges-gorges graciles.

Ils nous supplient de vivre !

Erick Auguste

Les rênes, de la plus fine toile d'araignée ; les harnais d'humides rayons de lune.  
L'ouïe s'est dispersée, le son glisse, se pose sur tes tibias où les tympanes s'ouvrent. Elle a passé des chaussons à tes pieds. Elle danse, les élytres écartés, ponctués de blanc.







«C'est la stryge qui, quand les filles sont couchées sur le dos, les étreint et les habitue à porter leur charge pour en faire des femmes à solide carrure »  
— Ouvre les yeux, réveille-toi, crains-tu encore l'effondrement ? Regarde, toutes ces ailes sont de simples reprises, des bouts de membres anciens recyclés, de rêves et d'erreurs qui ont grandi ensemble et que tu as choisis.









Les rayons des roues  
de son char sont faits  
de longues pattes de  
faucheux; la capote,  
d'ailes de sauterelles

—tu l'entends ? Elle porte  
le clairon des abeilles au  
ras de l'eau, elle souffle  
et la surface se ride, le  
petit sylvain au ventre  
gris la suit







elle galope de nuit en nuit  
à travers les cerveaux  
des amants qui alors  
rêvent d'amour  
— des lettres brillent,  
disséminées, cherche-les  
au pied du lit sur le sol  
où courent Robert  
le diable, les fourmis  
rouges et les scarabées  
bleus









son fouet, fait d'un os de  
grillon, a pour corde un fil  
de la Vierge  
— elle danse, elle a quitté  
le sol regarde, elle prend  
de l'altitude, ses ailes en  
combinaison de nylon  
traversent les rêves des  
jeunes filles







Elle est la fée  
accoucheuse et elle  
arrive, pas plus grande  
qu'une agate à l'index  
d'un alderman, traînée  
par un attelage de petits  
atomes à travers les nez  
des hommes qui gisent  
endormis  
— elle arrive, menue  
nymphe au corps de feu,  
levant comme bras ses  
ailes de fiancée, coiffée  
de fourrure rousse, elle  
murmure à ton oreille









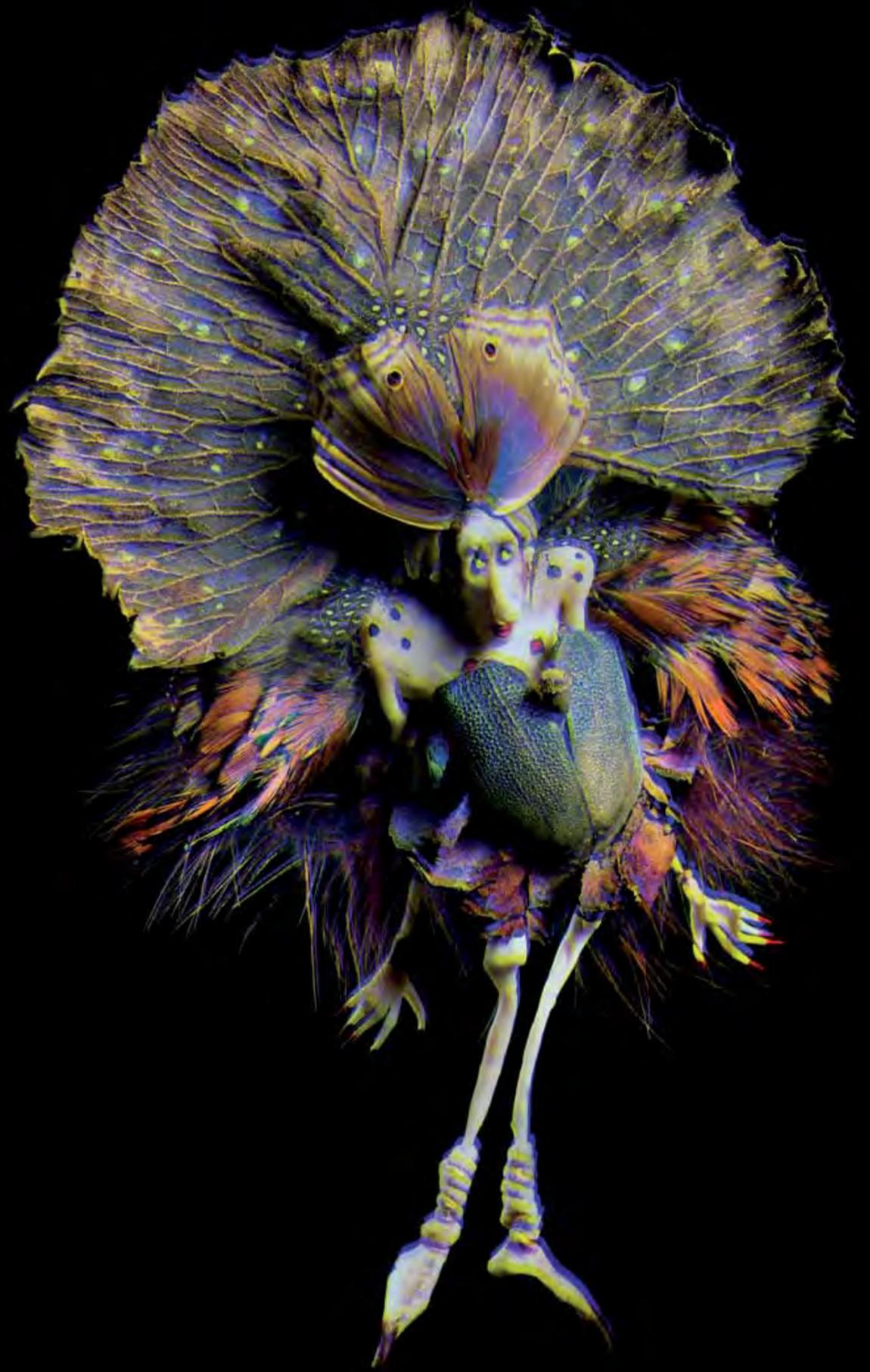
elle tresse la crinière  
des chevaux et dans les  
poils emmêlés durcit ces  
nœuds magiques qu'on  
ne peut débrouiller sans  
encourir malheur  
— comment fait-on  
pour s'arranger d'un  
corps immobile, d'ailes  
sans voler, de pattes  
sans marcher, y a-t-il  
un ordre, un sens, un  
secret ? quelque chose à  
découvrir ?







son cocher est un petit  
cousin en livrée grise,  
moins gros de moitié  
qu'une petite bête ronde  
tirée avec une épingle du  
doigt paresseux  
d'une servante  
— tu ne peux que  
l'attendre, toi, le sphynx,  
creuser ta vitesse,  
contenir ton élan, rester  
suspendu au-dessus  
des corolles, immobile  
dans ton vol stationnaire







Cet ouvrage a été imprimé sur les presses de l'imprimerie \_\_\_\_\_

Dépôt légal : 3e trimestre 2010

Tous droits réservés pour tous pays.

ISBN : \_\_\_\_\_

éditions Castor & Pollux

38, rue Mareschal – 52000 Chaumont – Champagne

[www.castor-et-pollux.com](http://www.castor-et-pollux.com)

